

## LE COLISÉE

L'Amphithéâtre Flavien. — Les gladiateurs. —  
Les martyrs.

En substituant le nom de Colisée à celui d'Amphithéâtre Flavien, la coutume a fait tort à l'histoire; car l'édifice est l'œuvre propre de la famille flavienne et porte éminemment le caractère dynastique. Pour flatter la multitude et lui faire oublier Néron, à qui elle gardait un souvenir prestigieux, Vespasien résolut d'élever un amphithéâtre extraordinaire de grandeur et de luxe. Pour mieux marquer son dessein, il jeta les fondations à la place même où s'étendait le fameux lac artificiel de la Maison Dorée. La mort le surprit au milieu de ses travaux. Titus les continua. Les prisonniers juifs qu'il avait ramenés de Jérusalem furent employés à la construction. Dix-huit siècles plus tôt, leurs ancêtres, captifs en Égypte, avaient connu aussi « l'amertume que c'est de remuer la brique

## LE COLISÉE

49

et le mortier pour le compte d'un vainqueur(1) ». La dédicace du monument fut célébrée en 80. Mais les grands spectacles n'y furent inaugurés que par Domitien.

Au dehors, l'amphithéâtre offre quatre ordonnances superposées. Les trois premières consistent en arcades ornées de colonnes; la quatrième est composée de pilastres dont la faible saillie contraste avec les reliefs vigoureux des étages inférieurs. Les colonnes du rez-de-chaussée sont de l'ordre dorique, mais sans triglyphe à la frise. L'ordre ionique règne au premier étage, et l'ordre corinthien aux deux derniers. L'ellipse du plan ne mesure pas moins de cinq cent vingt mètres. A l'intérieur, des ceintures de gradins où soixante mille spectateurs pouvaient trouver place s'élèvent à quarante mètres autour de l'arène. Une ingénieuse combinaison de couloirs, de passages, d'escaliers, de galeries, fait communiquer entre elles toutes les parties de l'édifice. L'œuvre n'est donc pas seulement une des plus grandioses de l'art romain; elle montre, en outre, à quel degré de science et d'habileté les architectes anciens étaient parvenus. Considéré dans sa masse to-

(1) *Exode*, I, 14.



tale, le monument est merveilleux d'harmonie, d'ampleur et de force. Par contre, le détail soulève plus d'une critique. La superposition des trois ordres, et la fonction toute décorative des colonnes contreviennent absolument aux règles de logique et de goût instituées par l'art grec. On reconnaît, en outre, à l'imperfection des ajustements et des moulures, la hâte avec laquelle l'ouvrage a été conduit. L'entreprise n'a duré, en effet, que deux ans et neuf mois.

Mais l'intérêt du Colisée est moins dans son architecture que dans sa signification morale. La Rome impériale n'a pas laissé de monument plus expressif de son caractère, de ses instincts, de tout le travail intérieur qui, en la désagrégeant, préparait l'avenir. Une partie de l'âme moderne est faite encore des passions qui ont fermenté dans cette cuve immense. Les plus viles passions, et les plus nobles!

Si haut que l'on remonte dans l'histoire du peuple romain, on ne voit pas qu'il ait jamais eu le cœur tendre. Il ignorait la pitié. Les traits de clémence qu'on admire chez quelques-uns de ses grands hommes ne font que mieux ressortir la dureté des mœurs nationales. Aussi, les combats de gladiateurs, organisés d'abord à titre privé et pour rehausser la pompe des funé-

railles, devinrent-ils, au dernier temps de la République, le spectacle favori des Romains. César émerveilla la plèbe par l'éclat qu'il sut donner à ces jeux sanglants. Mais l'institution ne prit tout son développement que sous le règne d'Auguste. Celui-ci, récapitulant les actes de son principat, rappelait, comme un de ses titres de gloire, qu'il avait offert au peuple huit combats, où dix mille gladiateurs avaient été mis aux prises. Sous Domitien, ces fêtes, qui étaient jusqu'alors facultatives et qui ne pouvaient être célébrées plus de deux fois par an, furent déclarées obligatoires pendant dix journées au moins. Trajan fit mieux encore. Après sa victoire sur les Daces, il organisa une série de représentations qui durèrent cent vingt-trois jours et auxquelles prirent part dix mille hommes, c'est-à-dire autant qu'Auguste en avait fait combattre en dix-sept années. Bientôt, les gladiateurs professionnels ne suffisant plus aux besoins de l'arène, on eut recours aux condamnés publics. Il en venait de toutes les provinces de l'Empire, par convois réguliers. Les tribunaux devinrent ainsi les pourvoyeurs du Cirque. De préférence, les criminels étaient réservés aux luttes contre les animaux féroces. Mais, pour les grandes fêtes, il fallait attendre



l'occasion d'un triomphe : les captifs procuraient alors une ample recrue à l'amphithéâtre. Le Colisée a vu mourir, de la sorte, des Bretons, des Suèves, des Daces, des Quades, des Sarmates, des Éthiopiens, des Parthes, et plus tard, des Goths, des Alains, des Gépides, précurseurs des peuples qui subjuguèrent bientôt Rome (1). Ces représentations-là étaient les plus recherchées de toutes, comme étant les plus pittoresques et les plus animées; car les captifs de chaque pays combattaient avec leurs costumes, leurs armes et leur escrime propres. Souvent, ces gladiateurs forcés refusaient de se prêter au jeu atroce qu'on leur imposait, et préféraient le suicide. Un jour, trente Germains s'étranglèrent dans leur prison, à l'instant de descendre dans le Cirque. Seule entre toutes, la civilisation romaine a connu ces horreurs. Jamais, avant elle, on n'avait eu l'idée que la souffrance et la mort pussent être données en spectacle, que l'effusion du sang pût être offerte à l'amusement d'un peuple.

L'ironie du sort a voulu que ces divertisse-

(1) Le dernier combat de ce genre eut lieu en 404, sous Honorius, à l'occasion des victoires remportées par Stilicon sur les Goths. Six ans plus tard, Alaric entra dans Rome et la dévastait.

ments ignobles assurassent le salut moral de l'humanité. La foi du monde s'est décidée dans l'arène de l'Amphithéâtre Flavien. C'est là que le christianisme a triomphé par ses martyrs; c'est là qu'il a fait ses plus belles conquêtes; c'est là qu'il a opéré ses plus difficiles conversions. La force impériale a rencontré là une résistance indomptable. En confessant leur foi jusque sous la dent des bêtes, quelques pauvres gens, aux noms oubliés, ont vaincu le despotisme romain.

Pendant le moyen âge, le Colisée fut la ruine la plus notoire de Rome, celle dont les pèlerins emportaient le plus grand souvenir. Au huitième siècle, une prophétie s'accrédita, selon laquelle la chute de l'édifice marquerait la fin de Rome et du monde : *Quamdiu stat Colyseus, stat et Roma. Quando cadet Colyseus, cadet et Roma. Quando cadet Roma, cadet et mundus*. La destination primitive du monument était d'ailleurs oubliée. Il n'en paraissait que plus imposant; car on ne doutait pas qu'il eût été jadis recouvert d'une voûte. Avec non moins d'assurance, on y reconnut un ancien Temple du Soleil. On désigna même l'architecte, Virgile, qui passait pour avoir eu le don de magie : une construction aussi énorme



n'avait pu être élevée, en effet, que par des moyens surnaturels.

Puis, des barons romains, les Frangipani, les Annibaldi, transformèrent l'amphithéâtre en forteresse. En 1312, l'empereur Henri VII les contraignit à le restituer au Sénat et au peuple. L'édifice redevint alors ce qu'il avait été originairement : un lieu de spectacles. On y organisa des combats de taureaux et des représentations dramatiques. Mais le retour du Saint-Siège à Rome, après l'exil d'Avignon, porta un coup funeste au Colisée. On s'en servit comme d'une carrière, pour construire des églises et des palais. De Nicolas V à Paul III, c'est-à-dire pendant plus de cent années, ce vandalisme inconscient se poursuivit. Le monument était d'ailleurs si farouche et broussailleux, que les loups y avaient élu domicile. Le 10 décembre 1512, un de ces animaux se jeta au travers du cortège de Jules II et s'esquiva dans les vignes du Cælius. Ils infestaient le quartier au point qu'il fallut instituer une prime pour les détruire.

La dévastation recommença au dix-huitième siècle. L'édifice ne fut sauvé que le jour où Benoît XIV le consacra, en mémoire des martyrs, à la Passion de Jésus-Christ. Ce qui le pro-

tégea mieux, c'est un sentiment tout moderne, fait d'art et de rêverie : le sentiment des ruines. La date où il apparut peut être marquée avec exactitude. En 1739, le président de Brosses l'ignorait encore, puisqu'il souhaitait qu'on abattît une moitié du Colisée pour restaurer l'autre : « car il vaudrait mieux, disait-il, avoir une moitié d'amphithéâtre en bon état qu'un amphithéâtre entier en ruines. » Mais, à vingt-cinq ans de là, Duclos écrivait cette phrase mémorable : « Les débris de monuments jettent l'âme dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires. » La note est désormais donnée. On sait comme un Goethe, un Chateaubriand, un Byron l'ont amplifiée, quels effets d'éloquence et de lyrisme ils en ont tirés.